

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 11 (1983)

DOI: 10.11588/fr.1983.0.51314

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Noël COULET, Alice PLANCHE, Françoise ROBIN, *Le roi René: le prince, le mécène, l'écrivain, le mythe*. Ouvrage publié avec le concours du Centre national des lettres, Aix-en-Provence (Edisud) 1982, 242 p., 72 ill.

«Encore un livre sur le roi René!», ainsi s'exclament les auteurs de ce nouvel ouvrage sur René d'Anjou, le roi des quatre royaumes qui n'a régné sur aucun. Mettant à profit l'intérêt porté aux Angevins par les commémorations provençales des événements de 1480–81, l'intention des auteurs est de donner du personnage un autre portrait, celui qui est le moins connu: le roi mécène, le roi écrivain. Propos délibéré car «ce prince reste largement un inconnu», trop idéalisé par la postérité (mise à jour du «mythe» en fin d'ouvrage), sur l'œuvre duquel bien des études restent à faire («tout un pan de la documentation nous échappe encore»), alors que sa vie politique n'a rien pour fasciner.

Le parti-pris des auteurs éclate dès le premier chapitre, consacré au «prince». «La fin de l'aventure angevine» est dépêchée en 40 pages. A ce prince né cadet un «horizon chimérique» est ouvert et le conduit à courir après les couronnes. En Lorraine et Barrois il doit mériter des droits contestés qu'il n'a guère le temps de faire valoir et qu'il finit par céder à son fils en 1453. Il part à la poursuite du «mirage italien» (Naples), fidèle à la tradition de famille, mais par deux fois s'y échoue (1438–42, 1461) tandis que le rêve aragonais ne lui réussit pas mieux (1470). Prince français, il fait de la figuration auprès des rois; fidèle à Charles VII, il s'en trouve plutôt l'instrument que l'inspirateur, et son attitude envers Louis XI est du genre capitularde. La fin de sa vie (1470–80) se déroule en Provence, toute entière dominée par les intrigues autour de sa succession. Si les historiens provençaux ont retenu de cette dernière période l'image d'un «bon roi», «à la retraite», guéri d'aventures, rien n'est plus faux; René reste toute sa vie un «homme des bords de Loire» et, s'il meurt à Aix, il se fait inhumer à Angers. La Provence n'est pour lui qu'un agréable séjour, proche de l'Italie au besoin, où il puise la matière fiscale pour financer ses entreprises et où il peut caser ses proches Angevins et Lorrains. Mauvais homme de guerre, médiocre politique, administrateur routinier, ce prince illustre l'impossible construction d'un «Etat» angevin qui ne lui survit pas. René heureusement dispose d'autres titres de gloire.

Comme tout grand prince de l'époque, René se doit d'être un mécène. «L'atmosphère de raffinement, de luxe et de culture» qui forme la tradition de la Cour d'Anjou, de même que ses expéditions, les séjours dans ses possessions diverses qui ont l'avantage de le mettre au contact de foyers d'influence artistique différents, le prédisposent à jouer ce rôle de protecteur éclairé des arts; il fait alors preuve d'un goût fort éclectique, puise à tous les courants, s'entoure d'artistes venus de tous les horizons. Aux achats de produits tout faits (à Paris, Aix, Avignon) il préfère de beaucoup passer commande des œuvres qui lui sont utiles. Il le fait auprès des artistes des villes de ses États (Angers, Aix, Bar) mais il cherche davantage à stipendier des maîtres qui, toujours présents, travailleront pour lui et sa Cour. Ces «artistes de l'Hôtel», pensionnés et en plus rémunérés à la tâche (une trentaine de peintres, orfèvres, sculpteurs, des tapissiers, des musiciens), sont chargés d'effectuer mille besognes, de la plus noble œuvre au travail de série. Toutes les influences se retrouvent à sa Cour; des artistes originaires des Pays de Loire comme des Flamands (P. du Billant, Barthelemy v. Eyck, N. Froment installé à Uzès) y côtoient des Allemands, des Provençaux, des Italiens (F. Laurana). Leurs œuvres servent à embellir le cadre de vie du roi et à traduire sa magnificence ou sa piété (cf. le retable du Portement de Croix, de F. Laurana, offert par René au couvent des Célestins d'Avignon) et l'on voit ses goûts: la peinture flamande, la sculpture italienne, la tenture plus que la tapisserie. Cette activité de mécène se double d'une frénésie de collectionneur, accumulant les médailles «à l'italienne» (représentant le prince, ou des allégories), de multiples pièces d'orfèvrerie (dont rien n'a subsisté), des manuscrits richement enluminés qu'il achète ou commande à ses artistes. Il n'en est pas moins non plus un roi bâtisseur. Les grandes résidences fortifiées, qui conviennent à la vie publique, ne l'intéressent que pour y effectuer des aménagements internes, embellir le décor,

créer des logements d'apparat pour isoler le prince. Après 1440 il introduit en France la mode italienne de la demeure campagnarde; le manoir, ou bastide, résidence champêtre à peine fortifiée, de peu d'ampleur, sert à protéger l'intimité du prince; il bâtit ainsi La Ménittré, Launay, Gardanne..., six en Anjou, cinq en Provence et ne se lasse point d'y résider. Mécène, collectionneur, bâtisseur, René a su faire reconnaître en France les premiers accents d'un italianisme appelé à bel avenir.

Enfin l'œuvre littéraire du roi René mérite le long chapitre qui lui est consacré. La postérité retient de lui trois œuvres et quelques rondeaux à la manière de Ch. d'Orléans. Ces trois œuvres s'inscrivent, chacune à leur place, dans «l'imaginaire du Moyen Age tardif», ou plutôt dans l'imaginaire de la classe sociale qu'il représente, en illustrant trois thèmes-clés de sa caste et de son époque. Le «Traité de la forme et devis d'un tournoi», première œuvre rédigée vers 1444, a pour objet de décrire les règles et les rites d'un tournoi idéal, comme un code à respecter; il s'inscrit dans les lois du genre par l'apologie des vertus chevaleresques qu'il contient. Le «Mortifiement de Vaine Plaisance», écrite après 1453 sans doute, œuvre de rhétorique mystique, met en scène la vie intérieure; sous la forme d'un dialogue entre le cœur entraîné par les tentations du monde et l'âme tournée vers Dieu, ce livre vise la perfection et le salut. Le «Livre du Cœur d'Amour épris», le plus connu, rédigé peut-être sur le tard, est un roman d'aventures du cœur; les aspirations courtoises, mêlées aux thèmes bucoliques, rendent plus original encore cet Art d'aimer. L'œuvre littéraire du roi René, où transparaissent les idées de l'époque et si bien mise en valeur par les auteurs, reste pourtant à découvrir.

Le livre se clot sur le «mythe». Dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle se forge l'image du «bon roi», paré de toutes les vertus, sage en sa retraite, père du peuple, familier avec ses sujets: il ne lui a manqué que la chance (Bourdigné). On le connaît mécène au XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui ajoute à ses vertus, et on le fait provençal au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'historiographie monarchiste et légitimiste (Villeneuve-Bargemont) achève les contours de *l'aura* en l'assimilant à Henri IV; par réaction Michelet le rend bonace, mais A. Lecoy de la Marche, avec qui se profile la méthode scientifique, n'échappe point au panégyrique. S'il est regrettable que les auteurs n'aient point poursuivi les avatars historiographiques du roi, ils légitiment néanmoins la nécessité d'un livre qui remet en place certaines idées. Ouvrage conçu pour le grand public, très bien illustré (70 photos), il incite à mettre en chantier beaucoup d'études sur les Angevins, leurs possessions et leurs conceptions, comme il contribue à rafraîchir une personnalité en lui donnant sa vraie dimension.

Pierre PÉGEOT, Nancy

Ilja MIECK, Europäische Geschichte der frühen Neuzeit, Stuttgart (Verlag W. Kohlhammer) 3<sup>e</sup> éd. 1983, 320 p.

Ce livre constitue une introduction à l'étude de la période 1500–1789. Il met en évidence, avec clarté, les points cruciaux et les lignes de faite de ces trois siècles d'histoire européenne, aussi bien dans les domaines institutionnel et politique, économique et social, qu'intellectuel, religieux ou ecclésiastique. L'expansion des Européens dans les pays d'outre-mer n'en est pas écartée: elle fait l'objet de deux chapitres substantiels.

Cette étude n'a rien d'un survol. Chacun de ses chapitres contient une mise au point, un état actuel des connaissances des spécialistes sur une période précise de l'histoire d'un pays, ou sur une grande phase de l'évolution des esprits en matière spirituelle, philosophique ou politique. Ce livre est donc un excellent manuel, qui présente aussi bien des détails caractéristiques, pour soutenir une démonstration, que des éléments d'information que l'on aurait du mal à trouver ailleurs – ainsi ce tableau de correspondance des grades civils et militaires russes, p. 187. Il comporte des cartes, des tableaux généalogiques, des schémas – l'un d'eux, p. 103, particulière-